

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



François Gravel, Louise Penny, Benoît L'Herbier

Normand Cazelais

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66046ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2012). Review of [François Gravel, Louise Penny, Benoît L'Herbier]. *Lettres québécoises*, (145), 28–29.



FRANÇOIS GRAVEL

À deux pas de chez elle

Montréal, Québec Amérique, coll. « Tous Continents », 2011, 327 p., 24,95 \$.

Qui était Marie-Thérèse Laganière ?

C'est à cette question que va tenter de répondre la jeune policière Chloé Perreault, qui en est à ses premières armes. Qui était-elle en effet : une femme volontaire « de tous les talents » qui voulait tout « maintenant, tout de suite » ou une « vieille âme » ?

J e l'avoue tout net : j'aime l'écriture de François Gravel. Jamais prétentieuse, toujours fluide, teintée de détachement et d'humour, elle lui a permis de créer une œuvre consistante, riche, diversifiée. Cette fois, il s'est lancé dans le roman policier, genre qu'il avait ignoré jusqu'ici. La quatrième de couverture nous avertit : il s'agit d'une « première enquête ». Il y aura donc une suite ; si elle est de la même eau qu'À deux pas de chez elle, nous aurons matière à nous réjouir.



FRANÇOIS GRAVEL

Résumons l'histoire : voici trente-trois ans, ladite Marie-Thérèse, au début de la vingtaine, a disparu à trois cents kilomètres de chez elle sans laisser de traces. Ou plutôt quelques-unes : son auto qui a été retrouvée dans le stationnement d'une église, ainsi que des effets personnels dans une chambre anonyme de motel. À l'époque, même des policiers expérimentés n'ont débouché que sur des culs-de-sac. Des décennies plus tard, on découvre par hasard deux squelettes enterrés et emmêlés tout près de chez elle. Quelle explication donner à tout cela ?

François Gravel reste fidèle à lui-même. En apparence, nous sommes dans l'univers d'un polar ; en réalité, nous fréquentons l'auteur que nous avons appris à connaître. Ici et là, le récit est émaillé de réflexions sur la vie quotidienne ; ailleurs, nous avons droit à un clin d'œil à Kathy Reichs ou à une petite leçon d'économie régionale. Là encore, des phrases du genre : « Ce ne sont pas les bandits qui sont les pires ennemis des policiers mais les j'aurais dû. » Ou encore : « Les indices, les



preuves scientifiques, les tests d'ADN, tout ça, c'est bien beau, mais ça ne remplacera jamais la jasette. »

Très personnel, l'univers de François Gravel est fait de rêverie. Ce qui n'interdit pas la densité psychologique. Ni une intrigue originale : dans *À deux pas de chez elle*, pas de liste de coupables qui se rétrécit. D'un bout à l'autre, nous naviguons dans le noir, l'incertain, avec en contrepoint les relations pour le moins originales de Chloé avec son supérieur hiérarchique.

De toute évidence, François Gravel s'est amusé à écrire ce roman. Peut-être un peu trop... Il aurait pu nous épargner quelques fautes d'orthographe. Ou des bouts de phrase comme celle-ci : « ni devant l'église derrière laquelle ».



LOUISE PENNY

Le mois le plus cruel

Montréal, Flammarion Québec, 2011, 431 p., 28,95 \$.

Le soleil et ses ombres

Three Pines, dans les Cantons-de-l'Est, est secoué par une mort brutale. Envoyé sur place pour enquêter, l'inspecteur-chef Armand Gamache découvrira que la victime n'avait apparemment que des amis. Et que ceux-ci la considéraient comme un vrai soleil. Alors pourquoi ?

D e l'avis des témoins, la victime est morte de peur. Littéralement. Il faut savoir que le décès est survenu lors d'une séance de spiritisme tenue, en sus, dans une vieille maison abandonnée — la maison des Hadley — qui, du haut d'une colline, projette son ombre inquiétante sur ce village que d'aucuns voient comme une forme de paradis terrestre ou un lieu de bonne entente universelle. Pour mêler davantage les choses, la séance fatale était menée par une « sorcière », rien de moins, et comme « des tas de gens croient aux fantômes, aux maisons hantées »...



Louise Penny écrit à la P.D. James : elle tourne et « circonvolutionne » autour des personnages, des lieux et des comportements, explorant d'un œil attentif tout ce qui pourrait être porteur d'une explication. Les pistes sont donc nombreuses, les motifs multiples. Contrairement à Adam Dalgliesch, policier vedette de la « reine du crime » britannique, Armand Gamache n'écrit pas de poésie mais, comme lui, il est un policier différent, aux méthodes particulières. Jugez-en :

Soudain, la douleur était palpable dans la pièce. Tout autre officier supérieur de la Sûreté n'y aurait vu que de la faiblesse et de la folie. Cependant, Gamache savait que c'était la seule façon de trouver un meurtrier. Il écoutait les gens, prenait des notes, rassemblait des preuves, comme tous ses collègues. Mais il faisait une autre chose aussi. Il recueillait des sentiments. Il relevait des émotions. Car le meurtre est profondément humain. (p. 118)



LOUISE PENNY

Gamache en est convaincu : c'est la peur qui pousse la plupart des gens à tuer. Qui, donc, avait si peur d'une personne en particulier pour s'en débarrasser en la faisant mourir d'épouvante ? Une clé lui est fournie par un des suspects qui lui cite l'évangéliste Matthieu : « L'homme aura pour ennemi des gens de sa maison. » Il devra, pour dénouer l'écheveau, remonter dans le passé de plusieurs personnes. Il devra aussi remonter dans son propre passé car, en parallèle avec son enquête, il sait que se trame à Montréal un complot d'autres policiers qui ne lui pardonnent pas d'avoir fait un jour condamner un haut gradé de la Sûreté. D'avoir été un traître en quelque sorte.

Louise Penny sait développer une intrigue complexe et captiver l'attention du lecteur. Cette fois cependant, celui-ci doit s'armer de patience, car le récit se développe lentement, très lentement. Trop ? Anglophone, l'auteure vit elle-même dans les Cantons-de-l'Est et ne peut, semble-t-il, résister à la tentation de nous présenter des pans de la culture anglo-saxonne qui perdure dans cette région du Québec. J'avoue pour ma part que, d'un roman à l'autre, j'ai des difficultés à croire à ce Three Pines qui a l'air sorti d'un conte de fées. De même, la traduction me fait parfois sourciller : un silence « abasourdi », une route qui « trépidait », ça vous dit quelque chose ?

À VOS

LIVRES

AVOSLIVRES.CA

Découvrez la littérature franco-canadienne

J.R. Léveillé
Georgette LeBlanc
Andrée Lacelle
Lise Gaboury-Diallo
Serge Patrice Thibodeau
Daniel Marchildon
Marguerite Andersen
Maurice Henrie
Gilles Dubois
et plusieurs autres



BENOÎT L'HERBIER (avec la collaboration de Louise Savard)

La mine d'or

Montréal, au Carré, coll. « Suspense au Carré », 2011, 319 p., 29,95 \$.

Ah ! La vie de star...

Carmen Martin, grande vedette québécoise et internationale de la chanson populaire, veut quitter le métier. Ce qui contrarie beaucoup certaines personnes de son entourage. Au point qu'elle le paiera de sa vie.

Benoît L'Herbier connaît bien, très bien même, ce milieu : il y a passé toute sa vie professionnelle. Au delà de l'intrigue policière, *La mine d'or* livre un portrait réaliste et parfois acide d'un univers où le succès — qui rime avec pouvoir et, bien sûr, argent — définit des codes de conduite qui, eux, ne se déclinent guère en termes de droiture ou d'honnêteté. Vous l'aurez compris : que l'on soit producteur, agent d'artistes ou journaliste, tous les moyens sont bons. Et tant pis pour les plus faibles !



BENOÎT L'HERBIER

En dépit d'un lent début (l'inspecteur Pelletier n'entre en scène qu'à la page 122), ce roman policier a de belles qualités : le style est vif, les scènes se succèdent à un bon rythme, les personnages ont du corps, l'intrigue ne manque pas d'originalité. On peut cependant déplorer une psychologie çà et là simpliste et une finale un peu tirée par les cheveux. Malgré cela, on peut saluer ce premier essai dans le genre comme une réussite.



Le procédé ici s'apparente à celui des enquêtes du sieur Columbo de télévisuelle mémoire. On voit le meurtrier à l'œuvre, il n'y a donc pas de mystère de ce côté. Quoique... L'intérêt consiste plutôt à suivre le policier dans sa démarche, à découvrir avec lui des zones d'ombre là où tout le monde ne voit que des évidences. Mais l'intérêt, je le répète, réside dans la description d'un monde qui, pour nous sembler familier, n'en repose pas moins sur les besoins millénaires qu'ont les sociétés de se fabriquer des héros, des stars.

Et, dans ce cas, Benoît L'Herbier n'est tendre ni pour les stars et l'industrie qui en vit, ni pour le public qui veut rêver. Qu'on en juge par cet extrait : « Non seulement Carmen était difficile, mais elle pouvait aussi être capricieuse, têtue et égocentrique. Bref, elle possédait toutes les qualités pour réussir. » Et encore par celui-ci : « Comme des centaines de milliers de Québécois, Ginette s'était appropriée (*sic*) ses vedettes, mais son sentiment de propriété envers Carmen et son fils avait été grandement amplifié après les avoir rencontrés. »

Reverra-t-on l'enquêteur Pelletier ?